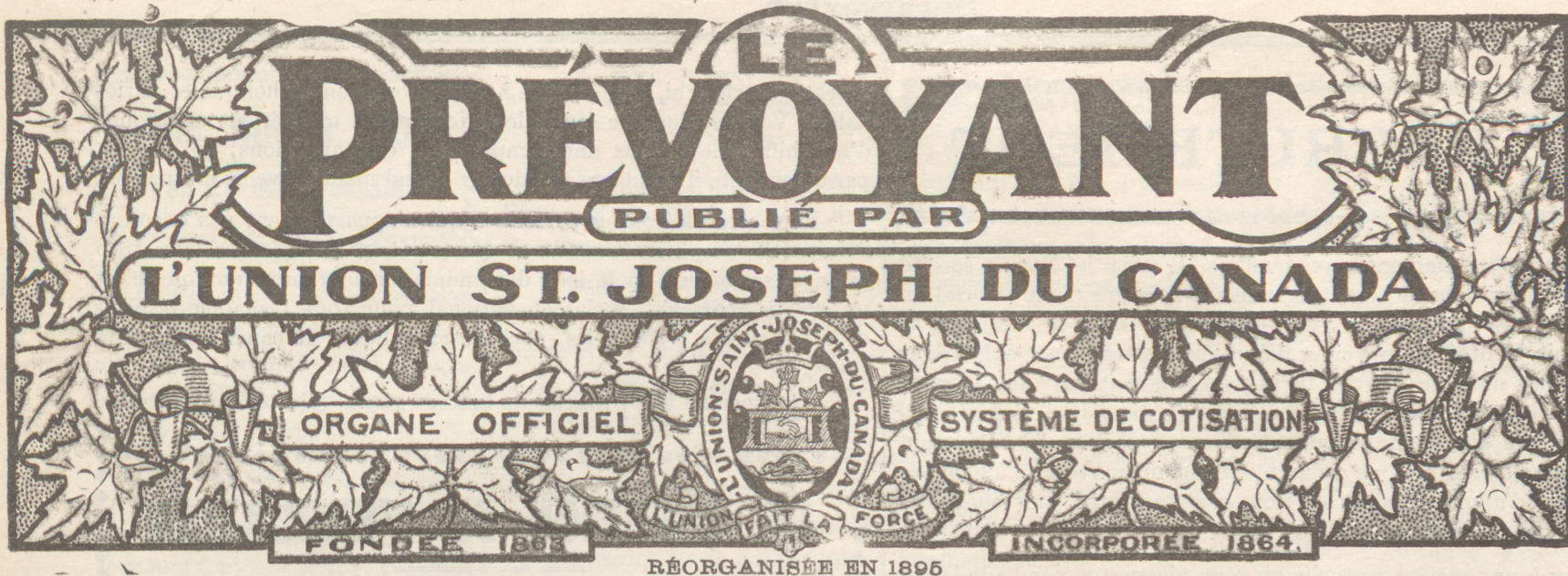




VOLUME XVI.—No. 17.

OTTAWA, ONT., JANVIER 1912.

Abonnement, \$1.00 par an

Autour de la Question Bilingue

L'attitude de certains catholiques de langue anglaise.

L'imbroglia scolaire ontarien est toujours au même point. Reçus tant bien que mal par le gouvernement Whitney, les délégués des commissions scolaires canadiennes-françaises ont attendu la réponse officielle des autorités provinciales. Cette réponse se résume à ceci : le gouvernement refuse de se rendre aux justes revendications des Canadiens-Français. Sous prétexte de ne pas tolérer des écoles de races, Monsieur Whitney décide de continuer l'extermination du français. Il trouvera à qui parler : la résistance va renaître plus énergique que jamais. S'il le faut, nous porterons notre cause jusqu'au pied du trône d'Angleterre, pour savoir si la consécration du sang que nous avons donnée au drapeau britannique nous a vraiment mérité d'être traités en parias, dans un pays dont l'Empire nous est trois fois redevable.

Il est à propos, à la phase actuelle de la lutte, de manifester notre reconnaissance à l'élément catholique de langue anglaise, qui nous prête un appui généreux, empressé, consolant, désintéressé et effectif dans l'épreuve à travers laquelle nous passons.

Comment s'attendre à autre chose d'une race qui a subi, en terre d'Irlande, la même persécution dont nous sommes victimes aujourd'hui; d'une race que les Canadiens-français ont accueillie avec amour, charité et dévouement lorsque, dénuée de tout, elle venait chercher un asile au Canada; d'une race à qui nous avons toujours manifesté une franche sympathie et que nous avons hissée aux plus hautes sphères politiques, religieuses, sociales.

Comment s'attendre à autre chose d'une race qui a lutté pour la conservation de sa langue parce qu'elle la savait être le rempart de la foi; d'une race qui a déploré l'apostasie de plusieurs de ses rejetons entraînés par la langue anglaise au protestantisme; d'une race dont les sommités travaillent activement à la réhabilitation de l'idiome ancestral.

Comment s'attendre à autre chose d'une race qui a du sang celtique dans les veines, comme les descendants de Bretons qui habitent le Canada; d'une race dont les aïeux ont combattu dans les armées françaises; d'une race dont quelques ancêtres, paraît-il, ont assuré à Montcalm la victoire de Carillon!

Cette race ne pouvait donc que se rallier aux Canadiens-français

pour leur aider, comme elle l'avait toujours fait si dignement depuis un demi-siècle, à vaincre le fanatisme protestant et l'ostracisme orangiste.

Voilà ce qui devait arriver.

Mais, qu'arriva-t-il? Précisément le contraire.

Expliquer la chose n'est pas facile. Et, ce n'est pas un homme ayant reçu une formation bilingue, formation susceptible de ne produire que des ignorants, qui peut analyser l'aventure. Voyons, tout de même. On est en présence d'un phénomène psychologique. Chacun a sa manière de manifester sa reconnaissance à un bienfaiteur. Il y en a qui se confondent en remerciements, d'autres dont le cœur parle peu mais pense beaucoup. Chez les uns, la reconnaissance se trahit en actions immédiates; chez d'autres, elle sait attendre une occasion propice pour se révéler. L'élément irlandais, en quête d'un moyen original de prouver que le proverbe est vrai qui dit qu'"un bienfait n'est jamais perdu", trouve celui de passer à l'ennemi pour écraser l'ami. Ce n'est pas tout à fait nouveau, attendu que le serpent de la fable, qui jugea devoir causer la mort de celui qui l'avait recueilli et réchauffé, est le véritable inventeur du procédé.

Qu'un illustre prélat, au caractère épiscopal de qui nous conservons le plus grand respect, soutienne, malgré l'expérience des siècles et la théorie universellement admise, que la langue n'est pas gardienne de la foi; qu'un organe comme le "Catholic Record", de qui il est difficile d'établir s'il est plus catholique qu'irlandais ou plus irlandais que catholique, ose déclarer avec une mirobolante impassibilité que la question bilingue ontarienne n'a aucune relation avec la question religieuse; qu'un vicaire général d'un diocèse où les Canadiens-français sont plus nombreux que les catholiques de langue anglaise aille affirmer que le devoir de l'élément français devant une loi visant à l'anglicisation de leurs enfants, est d'obéir au pouvoir civil; que plusieurs prélats, dont les ouailles sont menacés dans leur foi tout autant que dans leur langue par les sourdes menées d'anglicisateurs à outrance, gardent un silence prudent, c'en est assez pour justifier les Canadiens-français de croire qu'ils ont des ennemis plus terribles que ceux de la gent orangiste. Certes, c'est avec un vif plaisir que les persécutés ont vu des Irlandais marquants prendre fait et cause pour eux. Mais, d'un autre côté, le fait patent, prouvé, irrécusable, c'est que la question bilingue n'aurait jamais été remise aussi cruellement sur le tapis, par le gouvernement Whitney, si l'orangisme avait été seul à réclamer la chose.

Avec sa générosité coutumière, l'organe des catholiques de langue anglaise du diocèse de London a déclaré que la population française d'Ontario était capable de veiller toute seule à ses intérêts et a conseillé à ses lecteurs de ne pas prêter main-forte aux Canadiens-français.

C'est bien. Nous lutterons seuls. On nous y a accoutumés. Certaine race a cependant prouvé magistralement qu'il ne lui répugnait pas de recueillir le fruit du travail d'autrui. Mais quand nous aurons remporté la victoire, aura-t-on l'incommensurable audace de dire, comme pour la bataille de Carillon, qu'elle a été décidée par l'impétuosité généreuse des fils de la verte Erin? CHARLES LECLERC,